Chez un peuple où le sentiment religieux est porté si loin et où la Sainte-Vierge avait toujours été honorée avec tant de ferveur et de simplicité, cette dévotion fit de rapides progrès. Rome, Florence, Naples, Milan se distinguèrent bientôt par leur empressement à accueillir cette belle dévotion. Bientôt on entendit partout retentir les louanges de Marie, dans les monastères, dans les oratoires, au seuil du foyer et jusque dans les rues et les places publiques, où le peuple se rassemblait à certaines heures du jour pour rendre hommage à quelque image de la Sainte-Vierge.

Cette touchante pratique se répandit promptement dans les autres parties de l'Italie, en particulier en Sicile et dans l'Ile de Malte où elle produisit les fruits les plus heureux. Des marques visibles de la protection de Marie témoignèrent bientôt à ses zélés serviteurs combien ce culte si tendre flattait son cœur de mère. C'est alors que, pour faciliter aux fidèles l'exercice de cette pieuse pratique, on imprima à Rome, pour la première fois, un ouvrage qui contenait différents points de méditation, avec des exemples et des oraisons appropriés au culte de Marie. D'abord les sujets de ces lectures ne furent que de simples points de morale ; puis, quelques personnes dévotées à la Sainte-Vierge désirèrent que tout fut puisé dans les attributs, les vertus et les prérogatives de l'admirable mère de Dieu.

Alors le père Lalomia, auquel on était déjà redevable de ce culte du mois de mai, fit paraître dans sa langue maternelle son petit mois de Marie, qui nous est resté, traduit de l'italien ; petit livre rempli de cœur et de mérite, spécialement destiné à honorer, chaque jour du mois, l'une des vertus et l'un des mystères qui composent la vie si simple, et pourtant si instructive, de celle qui fut à la fois le modèle des vierges et des épouses, la mère des apôtres et des martyres ; de celle qui réunit en elle toutes les gloires et toutes les douleurs.

A cette époque, les humbles sœurs du Carmel, les filles de l'illustre Sainte-Thérèse, comptaient dans leurs rangs une auguste princesse, une fille de France, qui après avoir dit au monde un éternel adieu, s'efforçait de lui faire oublier et d'oublier elle-même, dans le silence du cloître, la gloire de sa naissance et le prestige de son propre mérite. Déjà, dans ces jours languissants, le beau ciel de la France monarchique se rembrunissait au loin et se couvrait de